

Du « mouvement pendulaire vivant »

Francesco Giorgi

« Ce ne seront certes pas ceux qui veulent entendre raconter des faits des sphères supérieures qui feront apprécier dans le monde notre mouvement scientifico-spirituel dans ses parties les plus profondes, mais ce seront ceux qui auront la patience de pénétrer dans une technique du penser créant un fondement réel, presque un squelette, pour le travail dans le monde supérieur (...) Naturellement c'est beaucoup plus commode d'avoir la prétention de comprendre avec une paire de concepts vite et bien faits tout ce qui nous apparaît comme une réalité supérieure, plutôt que de se créer une base solide dans la technique conceptuelle ».

Rudolf Steiner (de *Philosophie et Anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1980, p.26)

En novembre de 1894, l'année de la publication de *Philosophie de la Liberté*, Steiner – selon tout ce que rapporte Giancarlo Roggero – « en répondant par lettre à quelques-unes des objections qui lui avaient été formulées par Eduard von Hartmann », avouait ceci: « Moi aussi, je ressens comme un défaut de mon livre le fait que je ne sois pas parvenu à répondre en toute clarté à la question, dans quel sens l'individuel est au fond un universel, la multiplicité une unité. Mais cela est peut-être la tâche la plus difficile d'une philosophie de l'immanence »¹.

C'est probablement pour cela que Steiner, dans la seconde édition de 1918 (à la fin du dixième chapitre), insère une adjonction qui mérite d'être rapportée ici en entier.

Il écrit précisément: « Une difficulté dans le jugement sur ce qui a été exposé dans les deux chapitres précédents peut surgir du fait que nous croyons nous trouver devant une contradiction. D'un côté, on parle d'une expérience de la pensée, à laquelle on attribue une importance générale, également valable pour toute conscience humaine ; de l'autre, on montre que les idées, qui sont réalisées dans la vie morale et qui sont congénères aux idées élaborées par le penser, s'exposent de manière individuelle dans toute conscience humaine. Celui qui, face à cette opposition, se sent porté à s'arrêter comme devant une *contradiction* et qui ne reconnaît pas, justement dans la *contemplation vivante de cette opposition existante effectivement*, qu'il se révèle une partie de l'être de l'homme, ne pourra voir dans une lumière juste ni l'idée de la connaissance, ni l'idée de la liberté. Pour cette façon de voir, qui pense ses concepts comme seulement tirés (abstraits) du monde des sens, et qui ne concède pas à l'intuition la partie qui lui revient, la pensée prise ici comme une réalité reste une *pure contradiction*. Au contraire, pour la façon de voir qui comprend comment les idées sont intuitivement *expérimentées* comme des réalités essentielles reposant chacune sur elle-même, il devient évident que l'homme, au sein du domaine du monde des idées, pénètre et vit, dans le *connaître*, dans un élément unitaire pour tous les hommes, mais lorsqu'il retire de ce monde des idées les intuitions pour ses actes volitifs, il individualise alors un membre de ce monde des idées *au moyen de la même activité* qui, dans le processus spirituel-idéal du connaître, il développe comme une activité humaine universelle. Ce qui apparaît comme une contradiction logique, à savoir la nature universelle des idées cognitives et la nature individuelle des idées morales, lorsque cela est contemplé *dans sa réalité*, se métamorphose vraiment dans le concept vivant. Une caractéristique de l'entité humaine tient précisément au fait que tout ce qui peut être saisi intuitivement *dans l'homme* se meut ici et là, comme **dans un mouvement pendulaire vivant**, entre la connaissance ayant valeur universelle et l'expérience individuelle de cette valeur universelle. Pour celui qui n'est pas en mesure de contempler dans sa réalité l'une de ses oscillations, le penser reste seulement une activité humaine subjective; pour qui n'est pas capable de saisir l'autre oscillation, il semblera qu'avec l'activité pensante de l'homme sera perdue toute vie individuelle. Pour un penseur de la première espèce, la connaissance est un fait impénétrable, pour l'autre, c'est la vie morale qui est impénétrable. Pour expliquer l'un et l'autre des deux cas, tous deux allégueront toutes sortes de raisonnements, qui sont tous inadéquats parce que chez tous deux, le caractère expérimentable du

¹ G. Roggero: *Confiance dans le penser – La formation philosophique de Rudolf Steiner* – Tilopa, Rome 1995, p.112.

penser ou non n'est pas du tout comprise, ou est méconnue, car retenue comme une activité d'abstraction pure »².

C'est donc en vertu d'une « **mouvement pendulaire vivant** » que nous parvenons, dans notre vie cognitive, à *universaliser* le donné *individuel* de la perception (le percept) et, dans notre vie morale, à *individualiser* le donné *universel* de la pensée (le concept).

Il n'est pourtant pas facile d'en prendre conscience : c'est-à-dire de se faire, du rapport entre l'universalité du concept (acquis au moyen du penser) et l'individualité du percept (acquis au moyen du vouloir), une idée non moins *vivante* et *réelle* de celle que nous avons tous, sur le plan physiologique, du rapport *rythmique* entre la diastole et la systole du cœur, ou entre l'inhalation et l'exhalation des poumons (« Nous avons une représentation réelle de la pensée — affirme à ce sujet Steiner — en sachant par la connaissance anthroposophique qu'elle peut vivre réellement dans la respiration, qui est une force qui peut agir sur la respiration »)³.

Dans l'espoir de fournir une petite contribution à l'éclaircissement du problème et de la solution qui lui a été donnée par Steiner, nous tenterons ici d'analyser le processus de la prétendue « cognition sensible », en souhaitant qu'il serve de quelque manière à illustrer la façon dont les deux oscillations d'un tel « mouvement pendulaire » (celle qui va, en tant « qu'inhalation », de l'individuel à l'universel et celle qui va, en tant « qu'exhalation » de l'universel à l'individuel), conduisent soit à l'activité cognitive, soit à celle morale.

Pour commencer, revenons-en pour l'instant à réfléchir sur les concepts de « universalité », « particularité » et « individualité » et, spécialement, sur leurs relations réciproques.

Kant distingue les concepts « supérieurs » ou plus vastes, de ceux « inférieurs » ou plus restreints. « Le concept supérieur — écrit-il en fait — s'appelle, en rapport avec son concept inférieur, *genre* (*genus*); celui inférieur, en rapport avec son concept supérieur, *espèce* (*species*). Comme les concepts supérieurs ou inférieurs, de même les concepts de genre et d'espèce sont par suite distincts non par leur nature, mais en considération de leur rapport mutuel (*termini a quo o ad quod*) dans la subordination logique (...) Le genre *somme* est celui qui n'est pas une espèce (*genus summum non est species*), tout comme l'espèce *infime* est celle qui n'est pas un genre (*species, quae non est genus, est infima*) »⁴. Puisque « l'extension ou la *sphère* d'un concept est d'autant plus grande qu'il y a plus de choses se trouvant sous ce concept et pouvant être pensées avec lui »⁵, il considère alors l'universel comme un « genre somme » et l'individuel une « espèce infime ».

Les concepts — selon lui — devraient être distingués « non par leur nature, mais en considération de leur rapport mutuel ».

Hegel ne se satisfait pas d'une pareille distinction *extrinsèque* et, dans sa « logique du concept » (concept qui — rappelle Steiner — est *objectif* dans son contenu et *subjectif* dans sa manifestation)⁶, il s'efforce de saisir la nature *intrinsèque* des déterminations.

« Le concept — écrit-il en fait — comprend les moments de l'individualité, de la particularité et de l'universalité : il les comprend comme déterminations essentielles distinctes et, en même temps, les dépasse en soi et est la simple identité avec lui-même »⁷.

Entrons donc dans le vif du sujet, en nous servant d'un exemple que nous avons utilisé à plusieurs reprises.

Imaginons-nous que nous avançons dans une pièce, avec les yeux fermés et les bras tendus devant nous, et qu'il nous arrive ainsi de toucher quelque chose. Après nous être arrêtés, nous nous dirons sûrement: « Ici, il y a quelque chose! »; ce qui revient à dire, en termes philosophiques: « Ici et maintenant (*hic et nunc*), quelque chose est ».

² R. Steiner: *La Philosophie de la Liberté – Antroposofica*, Milan 1966, pp.152-153.

³ R. Steiner: *Culture et anthroposophie – Antroposofica*, Milan 1996, p.128.

⁴ I. Kant: *Logique – Laterza*, Rome-Bari 1984, p.89.

⁵ *Ibid.*, p.88.

⁶ R. Steiner: *Lignes fondamentales d'une gnoséologie de la conception goethéenne du monde dans Essais philosophiques – Antroposofica*, Milan 1974, p.45.

⁷ *Cit.* dans F. Matarrese: *Hegel et la logique dialectique – Dedalo*, Bari 1976, p.130.

Comme on voit, nous avons appris que *quelque chose est*, mais nous n'avons pas encore appris *quelle est la chose qui est*. C'est pour cela que nous appellerons dorénavant cette chose « **X** ». Ce qui est important de remarquer c'est que nous avons de toute manière commencé à *juger*: à juger, c'est-à-dire, *l'être de X*. Il s'agit toutefois, d'un jugement *sui generis*.

Comme rappelle en fait Hegel, « le jugement abstrait est la proposition : le *singulier* est l'*universel* », ou « l'*individuel* est l'*universel*, ou d'une façon plus déterminée: *le sujet est le prédicat* »⁸ ; et contient: « 1.) le sujet, en tant qu'aspect de l'individualité ou de la particularité; 2.) le prédicat, en tant qu'aspect de l'universalité qui est, dans le même temps, une universalité déterminée, ou aussi une particularité, parce qu'elle ne comprend que l'une des multiples déterminations du sujet: 3.) la simple relation, privée de contenu, du prédicat avec le sujet: c'est la copule »⁹.

Dans notre jugement, en étant le sujet *indéterminé*, la copule ne prend pas sa fonction normale.

C'est elle-même, donc, qui se présente comme une sorte de prédicat (comme l'*être de X*).

« Quand nous, nous apprenons le sensible multiple, — observe à ce sujet Hegel — nous ne pensons pas encore : c'est l'acte de le rapporter qui s'appelle proprement *penser* »¹⁰.

Ici se présente cependant une difficulté. Si en fait — comme dit Hegel — en apprenant le sensible multiple « nous ne pensons pas encore », comment fait alors notre jugement, premier et incomplet, pour jaillir de ce *non-penser*?

Pour pouvoir répondre à cette question, nous devons recourir à la science de l'esprit.

Celle-ci explique en effet que « nous ne pensons pas encore » tant que nous sommes engagés dans la perception (qui est *acte* du Je, mais *fait* du corps ou, plus précisément, du *corps sensible*). Nous déterminons l'expérience perceptive – dit en effet Steiner – « comme celle dans laquelle la pensée n'a aucune part »¹¹. Quand le soi-disant *imput* sensoriel, après être passé (par voie *afférente*) du corps sensible au Je, passe cependant (par voie *efférente*) du Je à l'*âme sensible* (liée au corps astral), la perception se métamorphose en *sensation*. Et celle-ci – comme précise Steiner – n'est que « la confluence de désirs et jugements dans la vie de l'âme »¹².

Nous parvenons donc à formuler notre premier et incomplet jugement pour autant que nous avons commencé à penser, non pas déjà de manière abstraite et lucide dans l'*âme rationnelle* ou de *sentiment* (liée au corps éthérique) ou dans celle *consciente* (liée au corps physique), mais plutôt de manière *vivante et crépusculaire* dans l'âme sentante (« Pour la science de l'occulte – rappelle Steiner – l'*inconscience* n'existe pas ; seuls différents degrés de conscience existent. Tout est conscient dans le monde »)¹³. C'est donc en vertu de cette activité dans l'âme (dans laquelle sont présents ensemble – comme nous avons vu – le désir ou le vouloir et l'activité de jugement ou le penser) que l'expérience vivante de la rencontre ou du choc de moi qui *suis* avec un quelque chose qui *est* se traduit en une soudaine *conscience de l'être*.

Certes, il s'agit de la *sensation de l'être* et pas encore du *concept de l'être* : d'une sensation qui, pourtant, ne nous empêche pas, bien que crépusculaire, de formuler ce jugement *sui generis* que Steiner appelle « de perception »¹⁴.

En revenant à présent à notre exemple, imaginons cependant que nous ouvrions les yeux et que nous puissions ainsi déterminer quelle est la chose qui est.

Si on appelle cette chose « **A** », voici alors que notre premier jugement pourra être formulé de la manière suivante: « Ici et maintenant, **A** est ». Affirmer que **X** est **A**, signifie cependant affirmer – comme soutient Hegel – que « l'individuel est l'universel » ou que « le sujet est le prédicat ». C'est

⁸ G.W.F. Hegel: *Encyclopédie des sciences philosophiques* – Laterza Rome-Bari 1989, p.165.

⁹ *Cit.* dans Matarrese, p.132.

¹⁰ *Ibid.*, p.100.

¹¹ R. Steiner: *Lignes fondamentales...*, p.36.

¹² R. Steiner: *Anthroposophie, Psychosophie, pneumatosophie* – Religio, Rome 1939, p.84.

¹³ R. Steiner: *La science de l'occulte dan ses grandes lignes* – Antroposofica, Milan 1969, p.141.

¹⁴ R. Steiner: *Lignes fondamentales...*, p.58.

en fait comme si l'on disait: « cet *individuel indéterminé* (ce **X** que ici et maintenant je perçois séparé de tous les autres, et à eux (les autres, *ndt*) juxtaposé) est cet *universel déterminé* (ce **A**) ». Notre premier jugement s'est donc complété au moment même où, ayant porté à la rencontre du donné individuel de la perception le donné universel du concept nous avons été en mesure d'affirmer : « **X est A** » (**X=A**).

Mais comment cela a-t-il été possible?

Le fait est qu'avant de prendre conscience – comme voudrait Hegel – du fait que nous nous sommes toujours mus à l'intérieur du concept, il faudrait prendre conscience du fait que nous nous sommes *mus* précisément. Autrement dit, que nous avons *remonté* du concept appréhendé au moyen du corps (le percept), au concept appréhendé au moyen de l'esprit (comme concept): c'est-à-dire que nous nous sommes *élevés* de son *moment individuel* (**X**), saisi grâce aux sens, à son moment universel (**A**), saisi grâce au Je.

Il nous a donc été possible de perfectionner notre premier jugement en vertu d'un mouvement qui a opéré une métamorphose du *concept en tant qu'objet indéterminé* (en tant que **X**) dans l'*objet en tant que concept déterminé* (en tant que **A**).

Eh bien ce mouvement correspond à l'une des deux oscillations caractérisant le « mouvement pendulaire vivant » dont parle Steiner et, plus exactement, à celle qui va, de façon *ascendante* ou *afférente* du corps à l'esprit ou de l'individuel à l'universel.

Pour comprendre l'oscillation inverse, nous nous servirons d'un autre exemple.

Imaginons un enfant qui, en visitant un zoo accompagné de son père, parvenu en face de la cage du lion, demande: « Et ceci qu'est-ce? ». En termes philosophiques, la question pourrait être formulée ainsi: « Quel est le concept correspondant à ce **X** que, ici et maintenant, je perçois? ». Le père répondra sûrement: « Ceci est un lion ! ».

Maintenant, imaginons à l'inverse un enfant qui, ayant seulement entendu parler du lion, demande à son père: « Tu m'emmènes le voir? ». Dans ce cas, une fois arrivés en face de la cage du lion, il est probable que le père dira au fils: « Le lion est ceci! ».

Comme on voit, la seconde affirmation (« le lion est ceci ») est l'inverse de la première (« Ceci est le lion »). Dans le premier cas, on est en fait partis de l'objet ou de l'individuel et l'on est allés jusqu'au concept ou jusqu'à l'universel, tandis que dans le second, on est partis du concept ou de l'universel et l'on est allés jusqu'à l'objet ou jusqu'à l'individuel. Dans le premier, l'on est allés à la recherche du concept correspondant au donné de la perception (**X**), tandis que dans le second, l'on est allés à la recherche de l'objet correspondant au donné de la pensée (**A**).

Celle-ci est l'autre oscillation du « mouvement pendulaire vivant » indiqué par Steiner, à savoir celle qui va, de façon *descendante* ou *efférente* de l'esprit au corps ou de l'universel à l'individuel. Si la première oscillation est représentée par la formule « **X=A** » (**X est A**), la seconde est donc représentée par la formule « **A=X** » (**A est X**).

Tout ce passe donc comme si nous étions en passe de faire un jugement en nous et que nous nous fussions dit: « si **X est A**, alors **A est X** ».

À ce point, l'attention doit être appelée sur le fait que les deux oscillations ensemble, pour pouvoir mener à terme leurs trajets respectifs, doivent nécessairement traverser la sphère *intermédiaire* de la « particularité » ou de l'âme.

Dans la *Philosophie de la Liberté*, Steiner s'occupe de cette sphère intermédiaire alors que, après avoir traité de la perception et du concept, il traite de la *représentation*. « La représentation – écrit-il précisément – n'est autre qu'une intuition qui s'est référée à une perception déterminée, un concept qui a été joint, une fois, à une perception et auquel est restée la relation avec cette perception ». Celle-ci – conclut-il – n'est donc pour cela qu'un « concept individualisé »¹⁵; ou, pour mieux dire, « particularisé ».

Un concept pareil est – pour Hegel – « l'universel placé dans une détermination »¹⁶. La représentation – explique-t-il justement – peut être considérée, en général, « comme une *métaphore*

¹⁵ R. Steiner: *La Philosophie de la Liberté* – Antroposofica, Milan 1966, p.89.

¹⁶ *Cit.* dans F. Matarrese, p.131.

de la pensée et du concept »¹⁷. Il s'agit en fait d'une image qui « a la forme de la pensée, mais *n'est pas posée comme pensée elle n'est pas encore* absolument libérée du sensible », et qui s'articule, normalement, dans le *souvenir*, dans la *mémoire*, et dans l'*imagination*¹⁸ ; mais aussi – et c'est nous qui l'ajoutons – dans l'*image perceptive*.

Comment naît donc la représentation? Elle naît lorsque, en partant des deux formules que nous avons déjà illustrées, on en tire (nécessairement) une troisième. En fait nous ne devons faire rien d'autre que d'aller de l'avant et de conclure notre raisonnement précédent de cette façon: « si X est A, et si A est X, alors A est A » (A=A).

Ce qui est surprenant c'est qu'un *syllogisme* vient ainsi à prendre forme. Si le jugement est une relation entre concepts, le syllogisme est en fait une relation entre jugements.

Et ici nous avons précisément:

1. « X est A » ou « X=A » (premier jugement ou « prémisses majeure »);
2. « A est X » ou « A=X » (second jugement ou « prémisses mineure »);
3. « A est A » ou « A=A » (troisième jugement ou « conclusion »).

L'on devrait admettre que, sans cette découverte, il ne serait pas du tout facile de comprendre les affirmations suivantes de Hegel: « Le syllogisme est *la raison d'être essentielle de toute vérité* ; et la *définition de l'absolu* est à présent celle-ci : l'absolu est le syllogisme, ou, en exprimant une telle définition dans une proposition: *toute chose est un syllogisme*. Toute chose est concept, et son être déterminé est la distinction des moments de ce concept; de sorte que sa nature *universelle*, au moyen de la *particularité*, se donne une réalité extérieure, et ainsi, comme une réflexion négative de soi, se fait donc *individuelle*. Ou, au contraire, le réel est un *individuel*, qui, au moyen de la *particularité*, s'élève à l'*universalité* et se fait donc identique à soi »¹⁹.

Cette même découverte, toutefois, se révèle encore plus précieuse si l'on veut comprendre tout ce que dit ici Rudolf Steiner. « Dans toute activité logique, autrement dit pensante et cognitive, nous avons toujours trois éléments (...) la première chose (...) est une conclusion, la seconde est un jugement, la dernière (...) est un concept (...) Avant tout nous avons continuellement ce que nous dénommons *conclusion* (...) Cet acte de conclure est le plus conscient de l'homme ; l'homme ne pourrait jamais s'exprimer au moyen du langage sinon au travers de conclusions permanentes (...) La logique scolastique morcelle habituellement les syllogismes ; mais ce faisant, elle fausse ceux qui se présentent dans la vie ordinaire. La logique scolastique ne tient pas compte du fait que nous tirons déjà une conclusion chaque fois que nous prenons pour cible un objet isolé »²⁰.

Que l'on fasse bien attention: « cet acte de conclure – dit Steiner – est le plus conscient de l'homme ». L'activité de « conclure » n'est donc pas différente de celle de « se représenter » ». Même la représentation, en fait, tout ce qu'il y a aussi de « plus conscient » est normalement expérimenté par l'homme, en tant qu'issue ou terme ultime (*caput mortuum*) d'un processus d'élaboration complexe, dynamique et inconscient.

Si le « *syllogismisé* » (sous forme de conclusion ou de représentation) est par conséquent bien présent à la conscience de veille (intellectuelle) ordinaire, ne sont pas tout aussi présents à celle-ci, au contraire, les *jugements* (en tant qu'éléments de la « syllogisation »), les *concepts* (en tant qu'éléments du jugement), et moins que jamais encore, les activités mêmes du *jugement* et de l'*intuition* en acte.

Steiner observe en fait: « Naturellement, nous, nous ne savons pas accomplir continuellement une telle activité (...) D'habitude, on croit que l'homme parvient en premier lieu aux concepts ; mais ce n'est pas vrai. La première chose dans la vie sont les conclusions »²¹ ; c'est seulement plus tard –

¹⁷ G.W.F. Hegel: *Encyclopédie des...*, p.6.

¹⁸ *Ibid.*, p.619.

¹⁹ *Ibid.*, p.619.

²⁰ R. Steiner: *Art de l'éducation – Antroposofica*, Milan 1993, Vol.1^{er}, pp.130-131.

²¹ *Ibid.*, p.131.

précise-t-il ensuite – que l'on parvient à la conscience des jugements et, encore plus tardivement, à celle des concepts.

Nous voici donc en face de cette *énantiométrie* qui caractérise le rapport entre le processus du *connaître* et celui du *créer*. Si c'est en fait la cause qui *crée* l'effet, c'est cependant à partir de l'effet que l'on *connaît* la cause. Une cause, par conséquent, est le processus (spirituel) grâce auquel, en partant des conclusions ou des représentations qui *gisent* dans le conscient, nous arrivons à connaître les jugements et les concepts qui *vivent* dans l'inconscient, autre est le processus (naturel) grâce auquel, en partant des concepts et des jugements qui vivent dans l'inconscient, nous arrivons à connaître les conclusions ou les représentations qui gisent dans le conscient (on fera bien de tenir compte de l'affirmation suivante de Steiner: « La science de l'esprit est ici pour extraire de la sphère de l'inconscient et pour élever à la sphère du conscient cet élément directement relié avec la nature humaine, avec l'éternel de la nature humaine »)²².

La représentation se révèle donc dans cette sphère-là, celle de la particularité (celle *médiane* de l'âme donc) qui est justement située entre celle *supérieure* de l'universalité (de l'esprit) et celle *inférieure* de l'individualité (du corps). Une sphère – soit dit en passant – dans laquelle se déroule le jugement, et dans laquelle, donc, si par hasard l'on y amenait (pour des motivations affectives ou utilitaires, et donc égoïstes) à la rencontre de la perception **X**, le concept **B**, *plutôt que celui de A* (qui lui appartient originellement), naîtrait le mensonge.

La représentation est, par conséquent, une synthèse du monde extérieur-individuel de la perception et de celui intérieur-universel du concept. « La représentation – écrit justement Hegel – constitue le point médian entre le « se-trouver » immédiat, déterminé par l'intelligence, et l'intelligence elle-même dans sa liberté, qui est la pensée »²³. En effet, son contenu « est aussi cette matière sensible, mais c'est une matière que je me suis, moi, approprié, parce que ce contenu est également *en moi* parce que celle-ci est une matière que le contenu a revêtue d'une *forme simple, générale, et réfléchie* (...) Mais le caractère distinctif, que la représentation conserve aussi dans sa forme générale, c'est que le contenu est présent en elle dans un état d'individualisation et d'isolement (...) Ces représentations, qui sont spirituelles en soi, restent isolées »; c'est à cause d'un tel « caractère distinctif » – dit-il en outre – que « l'on voit le rapport entre faculté représentative et intellect. Ces deux facultés, ne diffèrent entre elles que par ceci : alors que l'intellect introduit dans les déterminations isolées des représentations, les relations entre général et particulier, entre cause et effet, etc. et, donc, des relations nécessaires, la faculté représentative, à l'inverse, se limite à mettre les représentations les unes à côté des autres »²⁴.

La représentation, en somme, est *une réalité spirituelle, mais non universelle et une réalité individuelle, mais non sensible*. Elle a en général – observe en fait Hegel – « et bien qu'elle soit quelque chose qui appartienne à l'intelligence, (...) le caractère de quelque chose de donné et d'immédiat au sujet du contenu »²⁵.

(Traduction Daniel Kmieciak)

<http://www.ospi.it/> : Cet "observatoire" est le fruit d'une collaboration de quelques personnes qui se sont consacrées depuis de nombreuses années à l'étude de l'œuvre de Rudolf Steiner. Ayant des finalités purement culturelles, il s'adresse en premier lieu à tous ceux qui, en connaissant l'œuvre de Rudolf Steiner, cherchent à donner une réponse aux interrogations du présent et, en second lieu, à tous ceux qui, inversement, en cherchant à donner des réponses à de telles interrogations, perçoivent, plus ou moins clairement, l'insuffisance de la manière habituelle de penser et du degré de conscience ordinaire. Aux uns et aux autres, cet "observatoire" entend offrir des occasions de réflexion au sujet, surtout, de l'actualité. Il est en outre à la disposition de quiconque désire avoir des éclaircissements sur tout ce qui s'y trouve exposé, ou des informations et indications au sujet de la science de l'esprit (orientée anthroposofiquement) de Rudolf Steiner.

²² R. Steiner: *Les manifestations de l'inconscient dans la vie de l'âme* dans *Antroposofica*, revue mensuelle de science de l'esprit, année XVII, n°4, 1962, p.113.

²³ G.W.F. Hegel: *Encyclopédie des...*, p.441.

²⁴ *Cit.* dans F. Matarrese, pp.90-91.

²⁵ G.W.F. Hegel: *Encyclopédie des...*, p.444.